

Humour

«J'ai besoin d'être seul sur scène»

De passage à Genève pour un dîner de gala, l'humoriste français évoque son nouveau spectacle, son rapport aux réseaux sociaux et son expérience aux USA

Jean-Daniel Sallin

Invité par son amie la comédienne Elsa Zylberstein, Gad Elmaleh s'est arrêté à Genève à la mi-décembre pour soutenir la fondation Action Innocence dans sa lutte contre le cyberharcèlement et la pédopornographie sur le Net. Au dîner de gala, l'humoriste a payé de sa personne pour faire monter les enchères. Quelques heures avant, il acceptait de parler de son rapport avec les réseaux sociaux, de son nouveau spectacle «D'ailleurs» - qui sera joué pour la première fois en Suisse au Festival Maxi-Rires, les dimanche 17 et lundi 18 mai à Champéry, avant un passage par l'Aréna en décembre 2020 -, de son expérience aux États-Unis.

Non, nous n'avons pas abordé la polémique autour de cette accusation de plagiat lancée sur YouTube par CopyComic en 2017 - qui concerne également Jamel Debbouze ou Tomer Sisley. Ce n'était ni le lieu, ni le moment. L'artiste s'est déjà expliqué dans la presse, admettant même avoir fait «quelques emprunts» à d'autres artistes. Pas de quoi remettre en doute son talent et sa carrière longue de vingt-deux ans. Rencontre avec un homme humble et généreux. Dans le geste comme dans le verbe.

Comment êtes-vous présent sur les réseaux sociaux?

Je suis présent, mais je suis aidé. Avant, je gérais tout moi-même. J'ai désormais des gens, dont c'est le métier, qui m'aident à modérer... Je ne peux pas tout lire, ce serait inhumain. D'abord, parce que ça prendrait un temps incroyable. Ensuite, malheureusement, avec Facebook et, surtout, Twitter, il y a une telle mécanique de haine qui s'est développée, tellement de rejets, de luttes, de forums de discussion absurdes, avec des gens qui s'insultent, que c'est un peu dur. Twitter a dérivé, je songe d'ailleurs à ne plus y être du tout. J'ai près de 8 millions de followers et, parfois, je me demande ce que je fais là. Twitter, c'est comme un quartier chaud: tu ne sais pas vraiment ce qui peut t'arriver, mais tu sens que tu peux t'en prendre une à n'importe quel moment. Les propos sont déformés. Pour certaines affaires sérieuses, c'est devenu l'antichambre du Palais de justice.



«J'ai envie de revenir à ce que je faisais avant, de créer des personnages.» STÉPHANE CARDINALE/CORBIS

Et Instagram?

J'aime bien. C'est comme un jeu! Cela reste *friendly*. Ce compte, je le gère moi-même. J'ai près de 2 millions de followers.

Vous répondez aussi aux commentaires?

Pas trop... Quand c'est gentil, je signale que j'ai lu, parfois, je réponds, mais tu ne peux pas tout lire. Je me suis surtout imposé une ligne de conduite: quand c'est violent, méchant, raciste ou antisémite, je bloque. Je ne veux

pas que, sur cet espace qui m'appartient, il y ait des gens qui puissent tenir de tels propos. Ils ne sont pas mes amis! Ceux qui sont là sont soit ceux qui ne m'aiment pas mais qui m'observent, soit ceux qui m'aiment.

En mai, vous présentez votre nouveau spectacle en Suisse...

Exactement. Les billets sont déjà en vente. Il y a même des salles qui sont déjà complètes. Je ne sais pas pourquoi... Moi, je

n'achèterais jamais des billets autant en avance. Surtout pour un spectacle qui n'est pas fini d'être écrit. (*rires*) Plus sérieusement, je vais commencer le rodage en janvier. Je suis très heureux de revenir seul sur scène. J'en avais besoin.

Pourquoi?

Quand tu fais plein de choses, les gens ont l'impression que tu as occupé le terrain en permanence. Cela fait pourtant cinq ans que je n'ai pas mis les pieds sur scène

tout seul. Durant cette période, je suis allé aux États-Unis, j'ai construit un spectacle qui a fait le tour du monde, en Asie, au Moyen-Orient, en Europe du Nord. C'est bizarre, parce que tu développes un projet pour toi, tu sors de ta zone de confort, mais le public, en France ou dans la francophonie, voyait ça plutôt comme un caprice ou un délire. Le rêve américain, Jimmy Fallon... Ils ont attendu que ça passe. Sans y porter trop attention.

Pourquoi justement avoir choisi de vous remettre en question, en quittant l'Hexagone et en tentant votre chance aux États-Unis? C'était courageux...

Ou inconscient, plutôt! (*rires*) C'est vrai, je n'avais pas besoin d'y aller. Mais ce n'est pas vraiment le rêve américain qui m'attirait, c'est un truc plus personnel. J'ai toujours fait ça. Les gens ne le savent pas, mais le fait d'arriver en France et d'y avoir du succès participait du même élan. Avec le problème de la langue en moins. C'était aussi difficile que ça l'a été de faire du stand-up aux États-Unis. Au départ, je n'étais pas donné gagnant, j'étais un immigré. C'est donc dans ma nature profonde d'être dans le défi permanent.

Avec le recul, qu'est-ce que cette expérience vous a apporté?

Tellement de choses... J'ai l'impression d'avoir fait un mégastage de trois ans! J'ai un parallèle intéressant à raconter: un jour, un champion de ping-pong s'est cassé le poignet droit. À partir de ce jour-là, il décida d'apprendre à jouer de la main gauche. Il s'est entraîné, on va dire pendant trois ans, et il a atteint un niveau acceptable. À la fin, une fois guéri, on lui a posé cette question: qu'est-ce que vous avez appris? Il a répondu: «J'ai appris tellement de choses sur ma main droite!» Dans mon cas, c'est la même chose. Sortir de la zone dans laquelle je vivais, ça m'a poussé à regarder la France, regarder d'où je viens, regarder le public qui me donne de l'amour, regarder le confort que j'avais... Aux États-Unis, je faisais la première partie du plus grand humoriste américain, Jerry Seinfeld, et on me demandait ma pièce d'identité

quand j'arrivais au théâtre. Je suis allé à Las Vegas, Washington, Chicago, San Francisco; j'ai joué dans des centres commerciaux, dans des caves, dans des belles salles comme le Carnegie Hall. J'ai adoré cette expérience, mais je ne pense pas que je vivrais dans ce pays.

Vous y avez pourtant habité trois ans...

Oui, mais, quand tu es un Méditerranéen, Français d'adoption, francophone, tu portes une richesse en toi... En Europe, la diversité est folle, avec ses frontières, avec les langues qui sont parlées, l'influence des différentes cuisines. Moi, j'aime ça. Aux États-Unis, il y a plein de choses que j'admire et que je respecte, mais c'est difficile. C'était *bluesy*, un peu mélancolique! Il manquait des épicés...

Cette expérience aux États-Unis a-t-elle changé le visage de Gad Elmaleh?

Un peu. Il y a plusieurs choses qui te bougent, qui te secouent, qui te touchent... Et ça, ça en fait partie! J'ai compris, en allant dans le temple du stand-up, qu'on avait, en Europe, une tradition de la gestuelle et du théâtre. Désormais, j'ai envie de mêler les deux. Si les Européens ne font que du stand-up, ils vont perdre leur identité. On n'est pas des Américains. J'ai envie de revenir à ce que je faisais avant, c'est-à-dire créer des personnages, et alterner avec du stand-up.

Vous jouez une pièce de théâtre à Paris, «L'invitation». Était-ce pour prendre la température avant votre one man show?

C'est Philippe Lellouche qui m'avait d'abord proposé de produire cette pièce. Je venais de produire une comédie musicale, «Bernadette de Lourdes». Mais je voulais aussi me tourner vers le théâtre. Quand j'ai lu le texte, j'ai vraiment eu envie de jouer cette pièce, tant le rôle est drôle. On a arrêté le 2 janvier, on ne partira pas en tournée avec... Mais la pièce passera en direct sur M6 avant le réveillon.

Champéry, Festival Maxi-Rires

Di 17 (18h30)

et lu 18 mai (20h)

www.maxi-rires.ch

Fabienne Bogádi livre une tragédie intemporelle à l'actualité brûlante

Littérature

En lice pour le Prix des lecteurs lausannois, le tragique et puissant «Les Immortelles» dénonce la violence envers les femmes

«Les immortelles» raconte un destin. Celui de Dea, née trop belle pour échapper à la convoitise des hommes. Fleur blonde éclosoyant après cinq frères bruns, elle pousse en pleine campagne entre un père la chérissant de trop près et une mère dont l'amour passe par la transmission du secret des plantes.



Fabienne Bogádi a publié

«Les immortelles» SÉBASTIEN AGNETTI

Celles qui soignent et celles qui tuent.

Sous le charme d'un bel inconnu, Dea le suit dans une ville lointaine. La voici dans une tour bétonnée, soumise à la loi d'un homme violent qui l'exhibe comme un trophée, avant de l'abandonner. La folie guette. Elle mènera à la tragédie.

Le roman «Les immortelles» (Éd. L'Age d'homme) est sorti en avril, en pleine vague #MeToo. Fabienne Bogádi, qui rencontrera le public du Prix des lecteurs de la ville de Lausanne ce samedi 4 janvier, s'intéresse cependant au thème des violences faites aux femmes depuis

longtemps. La Genevoise polyglotte, journaliste économique et traductrice, a toujours écrit de la fiction en parallèle à son activité professionnelle. D'abord de la poésie, puis des nouvelles, puis «Le corps déchiré» (Olivier Moratel Éditeur, 2014), un premier roman remarqué où Rose, l'héroïne, survit tant bien que mal à un viol collectif.

«Depuis toute petite, je suis heurtée par le peu de place qu'on donne aux femmes. Beaucoup d'hommes les considèrent comme des objets de désir, comme si c'était par essence des êtres inhabités. À un moment, j'ai eu besoin d'exprimer ma révolte. Le thème du mal me préoc-

cupe aussi beaucoup. J'essaie de le comprendre depuis des années», motive l'auteure.

Dans une langue poétique et puissamment évocatrice qui convoque tous les sens, Fabienne Bogádi construit un drame qui confine au mythe, loin du récit réaliste. Les lieux restent indéfinis, les caractères réduits à quelques traits saillants. La jeune déesse évolue aux côtés de son père surnommé le Minotaure, de son frère préféré Orfeo, et tremble plus tard face au «maudit». «Mes histoires sont toujours décalées par rapport à la réalité. Le message me semble plus fort si on le décolle du quotidien.»

«Les immortelles» se veut aussi «un hymne à la nature», que chérit l'auteure, qui a vécu en Valais jusqu'à ses 10 ans. De son père hongrois, l'écrivaine a hérité le côté onirique, passionné. C'est aussi cette puissance du rêve que chante le roman, où l'opulence du langage renvoie à la richesse du monde intérieur de son héroïne.

Caroline Rieder

Lausanne Palace, sa 4 janvier à

11 h. Entrée libre sur inscription à:

prixdeslecteurs@lausanne.chwww.lausanne.ch/prixdeslecteurs